



Entretien avec Alice Vannier

Propos recueillis par **Aurélien Péroumal**
octobre 2023

Votre spectacle traite de l'histoire de la psychiatrie, un sujet peu coutumier des plateaux de théâtre et encore tabou dans la société moderne. De quelle manière vous êtes-vous saisis de la question de la santé mentale dans un contexte de sortie de crise sanitaire, où elle aurait dû occuper une place centrale ?

Alice Vannier - Je ne sais pas si c'est un sujet peu coutumier des plateaux de théâtre. Après le confinement, il y a eu plusieurs spectacles qui ont traité, chacun à leur façon, du sujet. La psychiatrie rassemble plusieurs problématiques : celle de la santé mentale, de la souffrance et du soin qu'on lui accorde, de la dignité humaine. Mais il est aussi question du devenir du service public et de l'accueil des malades. Cela a réémergé de manière criante à la suite de la crise sanitaire. Dans les années 60, l'un des psychiatres membre du GTPSI*, le groupe fondateur du mouvement de la psychothérapie institutionnelle, déclarait : « soigner les malades sans soigner l'hôpital, c'est de la folie. » Je me suis donc intéressée de près à ce mouvement ainsi qu'aux penseurs qui y ont oeuvré après la Seconde Guerre mondiale. C'était à la fois l'occasion de remonter quelques années en arrière pour se plonger dans cette période pionnière de la psychiatrie en France, mais aussi l'opportunité d'évoquer la force de la pensée collective au sein de ce groupe, certes minoritaire mais fondateur d'une nouvelle manière d'aborder le soin et l'accueil de la folie. On peut dire que leur pensée se résumait ainsi : « De la même façon qu'il faut deux jambes pour marcher, la psychothérapie institutionnelle se doit d'avoir deux jambes et non une seule : la jambe « freudienne » et la jambe « marxiste », la part du mental et la part du social. » C'est là-dessus que j'ai eu envie de travailler. C'est un projet qui a été rêvé bien avant la crise sanitaire, mais que le temps et l'Histoire ont rattrapé...

La Brande fait référence à La Borde, établissement psychiatrique fondé par le Dr Jean Oury dans les années 50 où ce dernier développa la « psychothérapie

* GTPSI : Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelle.

institutionnelle », une approche nouvelle qui met l'accent sur la dynamique de groupe et la relation entre soignants et soignés. Quels aspects de cette démarche expérimentale ont-ils nourri l'écriture de votre spectacle ?

A. V. – Il y a les aspects que je viens d'évoquer, mais également l'écriture « au plateau », qui a été nourrie par beaucoup d'archives : les retranscriptions de ce fameux GTPSI, des films, des témoignages et des notes écrites. Il y a enfin l'expérience que nous avons vécue avec Marie Menechi, collaboratrice à la mise en scène et dramaturge sur le projet, lorsque nous avons fait un stage à la Clinique de La Borde pendant deux semaines. Ce séjour nous a marquées et a changé notre regard sur la façon d'aborder le spectacle. La Borde était déjà une source d'inspiration et cette immersion quotidienne nous a permis d'expérimenter à quel point ce lieu était ouvert et propice aux échanges, mais aussi de nous rendre compte du trouble réel entre les soigné·e·s et les soignant·e·s, confondu·e·s et pas toujours distinguables. Nous avons essayé de restituer la part sensible de cette expérience.

Ce qui a été très marquant, au-delà de l'organisation hallucinante de ce lieu, ce sont les préparatifs de la fête du 15 août, à laquelle le monde extérieur est invité à partager un repas, à participer à des débats, à voir une pièce de théâtre ou un boeuf musical, à découvrir des créations de poteries et de dessins, à acheter le journal de la clinique : à découvrir le lieu. Nous avons donc participé à toute l'organisation de la fête, à ce travail en commun qui a suscité autant d'inquiétude que de joie, autant d'appréhension que d'impatience. Et qui a mobilisé autant les soigné·e·s que les soignant·e·s. Ce moment nous a paru caractéristique de la démarche de soin de cet endroit et de la philosophie de la psychothérapie institutionnelle en général.

Concernant le titre, le mot « brande », au-delà de sa consonance avec les mots « Borde », « bringue », ou même « bande », définit la végétation du sous-bois, élément important du spectacle. Mais je n'en dis pas plus car le sens se dévoile à la fin, à mesure que le spectacle avance.

Dans *La Brande*, soignants et patients rêpètent Comme il vous plaira de Shakespeare. Ce procédé de « théâtre dans le théâtre » ancre un peu plus encore le spectateur dans la représentation, à mesure que les scènes

de la vie quotidienne se confondent avec les scènes shakespeariennes. À quelles fins ?

A. V. – *Comme il vous plaira* est la pièce qui s'est jouée quand nous étions à La Borde. Ces histoires shakespeariennes de forêt dans lesquelles le monde est renversé, la réalité brouillée et où les convenances de la Cour n'ont plus lieu d'être : cela résonnait forcément. Nous voulions transmettre aux spectatrices ce que nous avons ressenti et perçu, les égarer dans une forêt dont on ne sait où elle commence ni où elle se termine : leur faire perdre la notion du temps telle qu'on la vit. Comme dirait Orlando à Rosalinde : « Il n'y a pas d'horloge, dans la forêt ».

Je crois que *La Brande* est une pièce qui parle de processus, du processus de création de quelque chose, d'une pensée, d'un endroit, d'une pièce... et c'est cela qui a été le plus passionnant dans les écrits auxquels nous avons eu accès lorsque nous étions à La Borde. Comment tout cela s'est fait. Le procédé de « théâtre dans le théâtre » nous a permis à la fois de transmettre avec plus de porosité les différents mécanismes à travers lesquels on passe pour construire quelque chose et en même temps, il nous paraissait très important de dénoncer le fait que l'on joue des rôles et que ce que nous avons écrit est une fiction documentée.

Il y a d'ailleurs un événement qui nous a interpellés quand nous étions là-bas. Une personne du lieu nous a dit un jour, en pleine répétition de *Comme il vous plaira*, que cela la gênait d'imaginer des actrices jouer des « fous ». Puis, elle a regardé la scène et les pensionnaires qui jouaient ces rôles de Shakespeare, et elle s'est un peu ravisée. Cela nous a beaucoup questionné et il nous a paru évident qu'il fallait voir des pensionnaires, des « fous », jouer des rôles pour continuer d'explorer ces questionnements et leur rendre ainsi une capacité d'action, de création et de désir, ce qui est malheureusement trop souvent effacé par l'imaginaire collectif.

L'action se déroule dans un espace enceint de murs – ceux de l'institution – dont les portes sont toujours ouvertes. Que symbolise cette ouverture sur le monde extérieur, sur autrui ? Et que nous apprend le décor sur votre vision de l'approche développée dans *La Brande* / *La Borde* ?

A. V. – C'est toute la question de l'institution. Dans les années 60, deux mouvements qui militaient pour les mêmes raisons se sont néanmoins opposés car ils n'étaient pas d'accord sur les moyens à employer. D'une part, il y avait le

mouvement de « l'antipsychiatrie », qui refusait d'enfermer les fous en défendant l'idée que tout le monde puisse vivre ensemble, sans distinction. Et d'autre part, il y avait celui de la psychothérapie institutionnelle qui pensait que la société étant par elle-même aliénée et aliénante, les fous en seraient toujours exclus. Et qu'il y avait donc cette nécessité de créer des institutions dignes de ce nom, à l'image « d'îlots respirables » dans une société du contrôle.

Quand nous étions à La Borde, avec Marie, nous avons découvert un lieu plus libre sur certains aspects, que la société dans laquelle nous vivons. Il n'y a pas de barrières, les portes sont toujours ouvertes mais il y a des murs. Des murs qui rassurent et qui protègent ou qui, au contraire, enferment et qui font angoisser. Des murs à la fois réels et symboliques. La question que posent ces deux mouvements, c'est la sempiternelle question de la liberté.

L'univers sonore de votre spectacle évoque lui aussi la vie en dehors de l'institution, sa périphérie. Comment avez-vous envisagé la question du monde extérieur avec ce médium, reliée à celle de la sortie de l'institution (la guérison) ?

A. V. – Comme évoqué précédemment, le spectacle se déroule pendant la préparation d'une fête, quelque temps avant l'arrivée du monde extérieur. L'univers sonore, dans la continuité des murs, vient raconter la porosité avec monde, tantôt rassurant tantôt angoissant. D'autre part, les comédien·ne·s jouent chacun·e trois rôles, quatre même avec ceux de *Comme il vous plaira*, et nous tenions aussi à raconter l'histoire d'un lieu toujours en mouvement, de jour comme de nuit.

La question de la sortie de l'institution et du retour dans la société comme une fin en soi est aussi trouble et incertaine que l'arrivée dans la forêt de Rosalinde et d'Orlando (dans *Comme il vous plaira*), de l'expérience humaine qu'ils y vivront et du dénouement de cette même pièce... On ne sait pas vraiment si elle finit bien... mais est-ce le dénouement qui importe ?